

## À l'aube du futur

Au cœur du lointain Azerbaïdjan, les édifices aux formes hybrides signés Zaha Hadid et Autoban dressent un pont majestueux entre ciel et terre, symbolisant le passage à une nouvelle ère en embrassant une architecture avant-gardiste, voire futuriste. Par Marie Le Fort



Le Centre Heydar-Aliyev, à Bakou.





Lorsqu'on approche de l'Azerbaïdjan et de la côte accidentée de la péninsule de Bakou, sur la Caspienne, une mer d'huile fait face à une terre de sable et de vent. Rien ne semble vouloir pousser dans cette contrée aride et salée, ingrate et malmenée par les éléments... hormis des plates-formes pétrolières. Et pourtant, cet eldorado de l'or noir s'est construit sur de riches strates historiques et de nombreuses influences : de la présence des familles Rothschild et Nobel à l'empreinte de l'architecture française, on pourrait par moments se croire sur la Croisette, avec, en vedette, le Four Seasons Hotel Baku (inauguré il y a deux ans) en lieu et place du Carlton... Et, la capitale se faisant un devoir de rester dans le droit-fil de son passé éloquent, Bakou renoue avec l'architecture d'avant-garde. Dès 2007, la famille présidentielle convoquait le talent futuriste de Zaha Hadid pour faire sortir de terre un mirage. Et tourner définitivement la page de l'ère communiste.

Au milieu des barres d'immeubles soviétiques apparaît ainsi la silhouette du centre qu'elle a imaginé, érigé à la mémoire du "père de la nation", Heydar Aliyev : pas une ligne droite, mais des courbes et des boucles qui suggèrent un mouvement perpétuel. *"C'est une architecture qui rapproche le ciel de la terre"*, commente l'architecte. Il s'agit, en vérité, d'un édifice mutant, dont la forme semble varier au gré du jour et de la nuit. En pleine journée, sous la chaleur de l'été azéri, sa carapace immaculée réfracte la lumière du soleil et paraît s'aplanir comme un iceberg en déliquescence. Puis, le soir venu, c'est la métamorphose : les lumières intérieures du musée lui donnent des allures de cathédrale et il semble alors s'étirer en direction du ciel, comme tendu vers l'infini cosmique. L'architecture intérieure cultive la même sensation, invitant le visiteur à lâcher tous ses repères visuels : dans ces vastes espaces limpides, on flotte dans un univers blanc optique, aussi aveuglant et ouaté qu'une montagne enneigée à midi. Le regard s'y habituant peu à peu, on découvre alors des plafonds et des parois voûtées striées de raies lumineuses : l'édifice s'anime d'un mouvement intérieur perpétuel, dessinant de nombreuses constellations. Exactement comme si l'on était en train de déambuler dans un étrange planétarium éclairé par la lumière des étoiles...

Sous ses lignes ondoyantes et pures, le Centre Heydar-Aliyev, se veut également ouvert et participatif, dévolu aussi bien à la présentation de la culture du pays qu'à des congrès ou à des expositions. Il s'impose comme un symbole de tolérance, à l'image de la culture azérie qui, réchappée du communisme soviétique, encourage le pluralisme pour construire son futur. *"Ici, il n'est pas question de race ni de religion, mais d'accueillir tous les points de vue"*, scande le directeur du centre, ravi de recevoir des talents locaux en même temps qu'une exposition de sculptures de Tony Cragg, avant de présenter une rétrospective inédite des photographies d'Henri Cartier-Bresson. Inscrit au cœur d'une zone d'immeubles impersonnels – emblématiques

d'une ère vécue sous l'emprise russe – l'édifice joue l'effet de rupture. Il faut dire que cet ovni, composé d'une structure métallique de quatre-vingt-dix kilomètres enroulée sur elle-même, et recouvert de plus de douze mille tuiles blanches de formes hybrides, détonne. Perché en haut d'une colline, il domine, prêt à s'épancher sur les cinq hectares de terrain alentour. Face aux silhouettes répétitives des environs, il coule, comme un sommet enneigé sur le point de fondre. On dirait qu'il ondule pour ne pas heurter les esprits, se veut une métaphore de l'ouverture et du respect, à l'instar de ses espaces qui s'inscrivent tous dans le prolongement les uns des autres. Les courbes et cursives se répondent, cachant toujours un recoin ou un îlot qui ramène l'espace aux volumes grandioses à une échelle humaine.

Surprendre, dominer et imposer une échelle humaine, tel est également le leitmotiv du dernier projet de l'agence turque Autoban. Dans le nouvel aéroport international de Bakou, place à des intérieurs qui, eux aussi, s'émancipent de la ligne droite et illustrent la vision d'un monde futuriste. Imaginés par Seyhan Özdemir et Sefer Caglar, les fondateurs d'Autoban, les espaces, entièrement ouverts, stupéfient : les milliers de mètres carrés se piquent d'immenses nacelles qui se détachent sur la courbe supérieure comme autant de pavillons individuels. Habillées d'écailles en chêne clair, ou tressées de bois, ces bulles protectrices structurent l'espace, accueillent de la verdure dans leurs intervalles, comme si d'immenses cocons avaient grandi dans un jardin imaginaire pour abriter ici un café, là un *lounge* pour enfants ou un espace bien-être. Pourtant, au sein de ce vaste ensemble tout en courbes et en harmonie, la rigueur géométrique reprend le dessus : toutes ces formes souples – qui ondulent et s'enroulent – sont composées de petits triangles imbriqués les uns dans les autres, tête-bêche. Une approche empreinte de cette théorie de la Renaissance qui voulait que géométrie et humanisme ne fassent qu'un. Pari réussi.

[www.heydaraliyevcenter.az](http://www.heydaraliyevcenter.az), [www.zaha-hadid.com](http://www.zaha-hadid.com), [www.autoban212.com](http://www.autoban212.com).



L'intérieur du Centre Heydar-Aliyev, à Bakou.